

# LE BULLETIN

DES

## RECHERCHES HISTORIQUES

VOL. XLVIII

LEVIS, JUIN 1942

No 6

### LA FAMILLE ROLETTE

L'appétit vient en mangeant. Après avoir biographié brièvement les frères et soeurs de Joseph Bouchette (1), j'eus quelque honte d'avoir parlé trop peu de la plus jeune, Luce, épouse de Frédéric Rolette. En cherchant l'acte de naissance de ce dernier, je tombai sur ceux de ses frères et soeurs, et l'idée me vint de compléter Mgr Tanguay sur ce sujet. A cette idée s'ajouta celle de corriger quelques erreurs historiques de Joseph Tassé. Et voilà.

Tassé, qui a briographié Joseph Rolette, frère aîné de Frédéric, d'abord dans l'*Opinion publique*, puis dans ses *Canadiens de l'Ouest* (t. 1, p. 143), commence par quelques remarques qui semblent être de la poésie pure. A le lire, on croirait que le fondateur de la famille au Canada fut Jean-Joseph Rolette, père de Joseph et de Frédéric, et que celui-ci se serait distingué dans le métier des armes, au service de la France. C'est inexact. Le premier Rolet qui vint au Canada fut François Rolet (2), fils de Michel Rolet et de Jeanne Mermet, de la paroisse d'Héry, évêché de Lansigny, en Savoie. Il épousa en premières noces, à Québec, le

(1) Voir B. R. H., t. 47, p. 180. Voir aussi "The Bouchette Family", *Transactions of the Royal Society*, sér., 3, vol. XXXV, p. 135.

(2) Dès le dix-huitième siècle, les notaires avaient transformé "Rolet" en "Rollet". Le changement en "Rolette" date du commencement du dix-neuvième siècle. Il semble postérieur à la transformation de "Bouchet" en "Bouchette".

6 août 1727, après contrat de mariage devant Pinguet, notaire, le 6 juillet précédent, Marie-Anne Gronier, née en 1703, fille de Pierre Gronier et d'Anne Vincent, de la Sainte-Famille, île Saint-Laurent (1), dont il eut quinze enfants. Elle décéda à Québec le 5 juin 1738, à 35 ans. En secondes noces, il épousa, à Québec, le 9 février 1739, Marie-Thérèse Grenet, née en 1707, veuve de Marc Bouchet, qui se trouvera être à la fois la grand'mère de Frédéric Rolette et de son épouse, Luce Bouchette.

Rolet était cabaretier.

D'après une note inédite de Philéas Gagnon, madame Rolet, en 1741, poursuivait son mari en séparation, l'accusant d'être débauché, cruel, et "de jouer jusqu'aux boucles de ses souliers." L'affaire s'arrangea sans doute, puisqu'en 1744, les époux habitent la rue Saint-Pierre avec leurs trois enfants, plus deux du premier mariage et les trois enfants issus du premier mariage de madame Rolet: Marie-Louise, Nicolas et Jean-Baptiste Bouchet (Bouchette).

Madame Rolet mourut à Québec, où elle fut inhumée le 3 juin 1794, à l'âge de 92 ans.

De ce second mariage naquirent quatre enfants, dont le troisième fut Jean-Joseph Rolet, né à Québec le 18 décembre 1744, et qui y épousa, le 23 novembre 1778, Marie-Angélique Lortie, née le 25 janvier 1756, fille aînée de Charles-Laurent Lortie et de Charlotte Nadeau-Lachapelle, originaire de Louisbourg, Acadie. Cette dernière, prolifique comme une véritable Acadienne, donna à son mari quinze enfants, tous nés à Québec, et dont voici la liste :

1. Marie-Suzanne, née le 13 août 1779, décédée le 21 ;
2. Marguerite-Angélique, née le 19 septembre 1780.

---

(1) Nous donnons ici le texte du registre. Le contrat de mariage, passé le 6 juillet, devant Pinguet, notaire, porte que Michel Rolet est de la paroisse d'Héry, évêché de Lausigny, en Savoie, et que la mariée est fille d'Anne Chrétien, veuve Nocolas Grogné, de la seigneurie de la Durantagne. Le notaire instrumentant a signé l'acte de mariage tel quel.

Elle fut marraine de son frère Flavien en juillet 1794. Puis nous la perdons de vue.

3. Jean-Joseph, né le 23 septembre 1781. C'est le personnage biographié par Joseph Tassé dans ses "Canadiens de l'Ouest" (1). Il fut élève du Séminaire de Québec de 1792 à 1799, son année de Rhétorique. Je renvoie à cet ouvrage pour sa biographie et celle de son fils Joseph ;

4. Julie, née le 5 janvier 1783. D'après Tassé, elle aurait épousé, à Prairie du Chien, Wisconsin, Jean Brunet, natif de Gascogne, qui fut juge, puis député à la Législature du Wisconsin de 1837 à 1839. C'est possible, mais le 4 avril 1823, la vente de propriétés d'une Julie Rolette, célibataire, de la Baie du Febvre, était annoncée. S'il s'agit de la même personne, elle aurait émigré du Wisconsin assez tard.

5 et 6. Hippolyte et Jean-Baptiste, jumeaux nés le 9 décembre 1783. Hippolyte décéda le 27 août 1784. Nous perdons de vue Jean-Baptiste.

7. Frédéric, né le 23 septembre 1785 (et non pas en 1783, comme le disent ses historiens). Il eut pour parrain John Johnston.

8. Marie-Anne, née le 20 janvier 1787. Elle eut pour parrain Jean-Baptiste Bouchette. Elle mourut à Saint-Augustin, où elle fut inhumée le 14 août 1787 (sous le prénom de Madeleine).

9. Hippolyte, né le 4 février 1788, eut pour parrain Augustin-Jérôme Raby et pour marraine Angélique Duhamel, épouse de Jean-Baptiste Bouchette. D'après Tassé, il habita Saint-Louis, Missouri, puis Galena, Illinois.

10. Luce, née le 20 mars 1789, eut pour parrain Jo-

---

(1) Il est question de lui dans douze des vingt premiers volumes des "Wisconsin historical collections".

séph Bouchette. Tassé dit qu'elle épousa, dans le Wisconsin, un protestant nommé Grant, qui la maltraita.

11. Marguerite-Adélaïde, née le 9 août 1790. C'est sans doute celle dont Tassé déclare ignorer le nom.

12. Angèle-Elizabeth, née le 17 septembre 1791, épousa à Prairie du Chien, toujours d'après Tassé, un nommé Hamilton, et alla vivre ignorée, dans une île.

13. Laurent, né le 6 février 1793, eut pour marraine Marguerite Levasseur Borgia. Comme son frère aîné, il fit le commerce des pelleteries, mais avec un succès moindre. Tassé dit qu'il fit la traite au lac Drummond avec un nommé Berthelot.

14. Flavien, né le 7 juillet 1794, eut pour parrain son frère Joseph et pour marraine sa soeur Angélique.

15. Théophile, né le 29 août 1795, eut pour parrain son frère Joseph et pour marraine sa soeur Julie.

Tassé dit que tous les enfants de Jean-Joseph Rolette (père), à l'exception de Frédéric, suivirent Joseph dans l'Ouest. Quant à Rolette lui-même, il formait, le 24 juin 1802, devant Voyer, notaire, une société avec Matthew MacNider, qui fut député de Hampshire (Portneuf) de 1792 à 1796, pour l'exploitation d'une goélette nommée la "Marguerite", plus tard l'"Amélia", dont Rolette était capitaine. Le 6 février 1804, par le ministère de Roger Lelièvre, notaire, Rolette sommait MacNider de faire honneur à ses obligations. Peu après, Rolette alla au commencement du dix-neuvième siècle, s'établir à Nicolet, où il mourut le 19 mars 1828, non pas nonagénaire, comme le disent ses biographes, mais dans sa quatre-vingt-quatrième année.

Revenons à Frédéric Rolette. Tassé veut qu'il ait participé aux batailles du Nil et du Trafalgar. Si l'on songe que la bataille du Nil eut lieu le premier août 1798, Rolette aurait été dans sa treizième année, puisque né le 23 sep-

tembre 1785. Lors de la bataille de Trafalgar, le 21 octobre 1805, il venait d'avoir vingt ans. Il semble extraordinaire cependant qu'étant donné le retentissement qu'eut, au Canada, la victoire de Trafalgar, madame Rolette n'en ait pas parlé quand elle fit valoir les titres de son mari.

Quoi qu'il en soit, Frédéric Rolette épousa, en 1811 (nous ne savons où, mais cette date approximative donnée par Philéas Gagnon (1), paraît vraisemblable), Luce Bouchette, neuvième enfant de Jean-Baptiste Bouchette, commodore de la flotte du lac Ontario, et d'Angélique Duhamel. Ils paraissent avoir habité Nicolet après 1816, année de la naissance de leur fille Marie-Anne, jusque vers 1824, année où les dernières propriétés de Rolette furent vendues par décret. Ils durent retourner vivre à Québec, et Frédéric Rolette mourut à Saint-Roch le 17 mars 1831. Son nom fut donné à un canton du comté de Montmagny (2).

Philéas Gagnon dit qu'il laissa six enfants. Si tel est le cas, un de ces enfants dut mourir peu après son père, car la veuve, dans une requête datée du 17 juillet 1833, n'en énumère que cinq, que voici :

1. Jean, né nous ne savons où, en 1814, passa dix-sept ans de sa vie chez les Sioux et onze ans chez les Assiniboines, à y faire la traite. A une date que nous ignorons, il épousa —à Nicolet, paraît-il, mais nous n'avons pu retracer l'acte— Céline Gaudet (ou Godette). Ses courses terminées, il se fixa à Montréal où il exerça les fonctions de gardien de l'arsenal. Dans les dernières années de sa vie, il était devenu aveugle. Il mourut à Montréal le 30 juillet 1885. Son acte de décès est signé par des citoyens connus de l'époque. C'est lui qui avait hérité du sabre d'honneur présenté à son père par les citoyens de Québec, en 1814. A sa mort, ce sabre passa à sa femme, qui mourut

---

(1) Bulletin des Recherches Historiques, 1. p. 26 Voir sur Frédéric Rolette (note dans "The Bouchette Family", *Transactions of the Royal Society*, sér. 3, vol. XXXV, p. 139.

(2) B. R. H., V, 146.

à Nicolet, âgée de 58 ans, le 12 janvier 1901, d'une chute qu'elle avait faite sur un trottoir à Montréal, puis à son petit neveu, l'abbé Edmond Chatillon ; celui-ci, une trentaine d'années plus tard, le donna à son frère Édouard, qui le possède encore.

2. Marie-Anne (ou Marie-Angélique), née à Québec le 9 avril 1816. Elle eut pour parrain son oncle Hippolyte Rolette et pour marraine sa tante Julie Rolette. Le 4 mai 1835, elle épousait, à Nicolet, Adolphus-Augustin Alexander, docteur en médecine, de Saint-Antoine de la Baie, fils majeur de Calvin Alexander, médecin, du canton de Kingsey, et de feu dame Marie-Anne-Antoinette Hicks, sa première femme (1). Elle mourut à Saint-Grégoire, le 1er juillet 1855. Nous verrons plus loin la liste de leurs enfants.

3. Joseph-Edmond, né à Nicolet, le 7 mars 1818. Il était présent au mariage de sa soeur, Marie-Anne, après quoi nous le perdons de vue.

4. Charles-Robert, né à Nicolet le 9 avril 1819, et dont nous ne savons rien. Il est à présumer qu'à la mort de madame Jean Rolette, en 1901, il ne restait plus d'héritiers du nom, sans quoi le sabre n'aurait point passé à un petit neveu.

5. Lucie-Elizabeth, née à Nicolet le 22 octobre 1820; décédée au même endroit le 28 décembre 1870. L'acte de sépulture ne lui donne que 47 ans.

Nous ignorons la date de la mort de madame Frédéric Rolette, sauf qu'elle est mentionnée comme défunte dans l'acte de décès de sa fille Lucie.

Des cinq enfants de Frédéric Rolette, une seule, ma-

---

(1) Sur Calvin Alexander et sa famille, voir Ahern, *Notes pour servir à l'histoire de la médecine*, pp. 8, 9, et F. L. Désaulniers, *Recherches historiques sur certaines familles*, note au bas des pages 71 et 72.

dame Alexander, paraît avoir laissé une postérité (1). Elle eut cinq enfants :

1. Philomène, née à Sainte-Monique de Nicolet, le 18 janvier 1840, y épousa, le 8 janvier 1862, James Bailey, du même lieu. Elle mourut à Sainte-Monique de Nicolet vers 1891. Nous lui connaissons deux fils : Benson, qui habite Manchester, N.H., et Henri, qui habite Saint-Hyacinthe.

2. Marie-Henriette-Alma, née à la Baie du Febvre le 18 novembre 1842, mariée le 12 avril 1864, à Octave Hardy dit Chatillon, décédée à Nicolet le 11 janvier 1880, laissant une postérité dont il sera question plus tard ;

3. Henry Stephen, baptisé à La Baie, le 5 février 1845, ordonné prêtre le 22 septembre 1867, à Sainte-Monique, fut curé à Durham et à Drummondville, puis chapelain des Soeurs de l'Assomption à Nicolet, où il décéda le 27 décembre 1903 ;

4. Joseph Isaïe Walter, né le 23 septembre 1850, médecin, épousa à Windsor Mills, le 6 juillet 1886, Rose Adeline Meagher, de Drummondville, et décéda à Drummondville le 4 avril 1901. Deux enfants : Florence (Flossie) et Robert, sont encore vivants ;

5. Joseph Robert, né le 11 mars 1853, aussi médecin, épousa à Nicolet, le 14 décembre 1876, Sarah (Sessie) Porter. Il décéda à Saint-Zéphirin le 13 novembre 1882. Pas d'enfants.

Contentons-nous de la seule branche de la famille dont nous connaissons les descendants :

Octave Hardy dit Chatillon, organiste et professeur de musique, était un artiste dont la réputation s'étendait bien

---

(1) Les notes qui suivent, et en général ce qui se rapporte à Nicolet, me furent fournies par feu M. l'abbé Chatillon, supplémentées par M. Henri Cinq-Mars, notaire, archiviste provincial aux Trois-Rivières, que je remercie.

au delà de sa ville d'adoption. De son mariage avec Alma Alexander, naquirent, à Nicolet, neuf enfants :

1. Jean-Joseph-Edmond, né le 7 février 1865, ordonné prêtre le 26 juillet 1893, retiré à l'Hôpital du Christ-Roi, à Nicolet depuis le premier septembre 1939, où il décéda le 9 octobre 1941 ;

2. Joseph-Edouard, né le 29 mai 1866, marié le 5 novembre 1902, à Nicolet, à Joséphine Desaulniers; père de six enfants, dont trois vivent encore; organiste à la cathédrale de Nicolet ;

3. Joseph-Henri, né le 8 mai 1868, décéda le 8 mars 1871 ;

4. Marie-Alma-Octavie, née le 29 décembre 1869; décédée le 28 mars 1874 ;

5. Adolphe-Joseph-Raphaël, né le 31 octobre 1871, entre chez les Frères des Ecoles Chrétiennes; en religion Frère Théophanius; décédé le 28 avril 1929 ;

6. Robert-Oscar, né le 26 avril 1873, Oblat de Marie-Immaculée ; missionnaire au Mexique ; actuellement à Brownsville, Texas ;

7. Marie-Anne, née le 27 mai 1874, à Nicolet; décédée le 5 juillet 1874 au même endroit ;

8. Marie-Anne-Octavie, née le 16 juillet 1877, mariée à Honorius Ricard, médecin, de Grand'Mère, le 4 mai 1903; mère de huit enfants vivants ;

9. Joséphine-Aimée, née le 5 janvier 1880 ; décédée le 2 mai 1880.

Le nom de Rolette semble éteint, aussi bien aux États-Unis qu'au Canada. Un fils de Joseph Berthelet, de Mil-

waukee, Wisconsin, petit-fils de Pierre Berthelet, dont M. Massicotte a parlé incidemment (1), fut prénommé Joseph-Rolette ; mais nous n'avons pu savoir si ce prénom était inspiré par la parenté ou par l'amitié. Un fils de ce dernier, prénommé Rolette-Arthur, vit encore à Beverly Hills, Californie.

*E.-F. Surveyer*

---

### LE PREMIER THEATRE ROYAL A MONTREAL

---

En 1825, le riche et entreprenant John Molson décida d'avoir, voisin de la grande hôtellerie qu'il possédait côté sud de la rue Saint-Paul, près de la chapelle de Notre-Dame de Bonsecours, un théâtre dont le plan avait été tracé par l'architecte Forbes et qui coûta un prix considérable pour l'époque. Cependant, on n'y trouvait qu'un parterre et une galerie. La scène était plutôt petite et au début, on ne put y représenter que des pièces brèves, jouées, la plupart du temps, par des amateurs de la bonne société militaire et civile. Voyant qu'on encourageait ces modestes efforts, le propriétaire du Royal fit mieux. Il agrandit la scène, la pourvut de plusieurs décors, puis fit venir des troupes de l'étranger qui "rendirent à la perfection, rapporte la chronique, les chefs-d'oeuvres dramatiques d'Europe", et le Théâtre Royal attira bientôt tous ceux qui estimaient l'art scénique.

Le premier gérant de ce théâtre fut un acteur d'une certaine valeur. Il se nommait Frédérick Brown et ne dédaignait pas de monter sur les planches à l'occasion.

---

(1) Bulletin des Recherches historiques, t. 22, p. 183.

Un des artistes fameux qui se produisit en cette salle fut Edmund Kean. Quoique petit de taille il prenait rang parmi les grands tragédiens anglais. Il joua d'abord, le 31 juillet 1826, dans *Richard III* de Shakespeare, puis, successivement dans *Othello*, *le Marchand de Venise*, *Hamlet*, et autres. Un tel succès l'accueillit que lors de son départ les citoyens lui offrirent un banquet d'adieu. Son fils Charles T. Kean parut en ce même théâtre, à l'âge de vingt-et-un ans, en 1832. Le 26 novembre 1827, *La Minerve* publie qu'un acteur français M. Alvic se "propose de donner une représentation au Théâtre Royal et il demande des souscriptions qu'on adressera à M. Séraphino Giraldi, hôtelier, place du Marché neuf" (1) (aujourd'hui place Jacques-Cartier).

"La représentation consistera en une comédie en trois actes, composée par M. Alvic et intitulée *Le comédien sans argent* ou *Le retour d'Alvic au Canada*. Dans cette pièce, il donnera des détails sur la fuite de M. Victor son ancien copain . . . L'auteur jouera cinq rôles différents. Cette pièce sera suivie d'une comédie en deux actes. *Le sourd ou Fauberge pleine*. M. Alvic avertit le public que les recettes de la représentation serviront à payer les dettes qu'il a contractées à Montréal, l'hiver dernier, lorsqu'il jouait avec M. Victor."

Le 6 décembre, M. Alvic annonce que la "représentation aura lieu le 15 décembre 1827, que la scène se passera à Laprairie et qu'il aura le concours de Mme Beauvalet ainsi que d'une jeune dame canadienne, qui garde l'anonymat". Il ajoute qu'il se justifiera des faux bruits qu'on a colportés sur son compte, au sujet de M. Victor.

Le 13 décembre le sieur Alvic notifie le public que la représentation est remise au 17. Elle paraît avoir eu lieu, en effet, cette fois.

Au mois de janvier 1828, le même acteur informe qu'il

---

(1) B. R. H., 1946, p. 174, *La famille Giraldi*, par E.-Z. M.

donnera, le 21, *Lisbeth ou les conseils de la religion*, mélodrame en trois actes, avec le concours de M. Urbain, aussi une comédie en un acte : *Les habits d'emprunts*.

Il ne nous a pas été possible d'identifier le sieur Alvic ni ses compagnons et nous passons à un fait qui a grandement intéressé les disciples du Balzac anglais.

Il y a eu cent ans le 11 mai 1942, que le romancier Charles Dickens, déjà célèbre à trente ans, arrivait à Montréal pour y séjourner trois semaines. Durant sa visite les officiers des régiments en garnison obtinrent qu'il prit la direction des représentations de trois comédies. Pour la première soirée, le 25 mai, les rôles féminins seraient tenus, exceptionnellement par des dames de la bourgeoisie. La représentation devait être intime, parce que les femmes de grand rang n pouvaient pas alors monter sur une scène devant un public quelconque. Aussi ne purent assister au spectacle que ceux qui avaient reçu une invitation et qui la présentèrent à l'entrée. Et pour dérouter les gens davantage le programme énonçait que la soirée avait lieu au *Queen's Théâtre*, (lequel n'existait pas).

Les pièces furent jouées de nouveau, le samedi, 28 mai, avec des actrices de profession, dans la même salle mais, cette fois, correctement nommée, Théâtre Royal. On ignorait généralement, jusqu'à ces derniers temps que la séance du 28 mai avait été précédée d'une autre réservée à une élite et c'est après recherches patientes que M. Andrew Paterson, un fervent de Dickens a pu apporter les précisions nécessaires. Son étude vient de paraître dans le *Dickensian*, revue trimestrielle, qui depuis des années recueille tout ce qui peut contribuer à perpétuer la mémoire de l'écrivain dont s'honore la littérature anglaise.

Les représentations organisées par M. Dickens à Montréal en 1842, et auxquelles il prit part ainsi que son épouse, constituent un événement qui clot brillamment les fastes du premier théâtre anglais "régulier" de Montréal,

car deux ans plus tard il était démoli pour faire place à la partie est du marché Bonsecours.

A noter : Charles Dickens et sa femme logèrent durant leur visite, chez Rasco, le plus luxueux hôtel du temps, singulièrement devenu un entrepôt de nos jours. Sur cet immeuble, sis côté nord de la rue Saint-Paul, à l'est de la place Jacques-Cartier, se voient encore, en grosses lettres soulevées, les mots *Rasco's Hotel*. On assure que des sociétés littéraires vont célébrer, le centenaire du passage de Charles Dickens à Montréal.

E.-Z. Massicotte

---

EDUCATEURS D'AUTREFOIS — ANCIENS  
PROFESSEURS A L'ECOLE NORMAL LAVAL —  
M. NORBERT THIBAUT

---

Dans le "Rapport du Surintendant de l'Éducation pour le Bas Canada" pour l'année 1860, publié à Montréal en 1861, on lit, page 8 :

"Le rapport très-circonscancié de M. le Principal Langevin donne l'ordre des études et l'emploi du temps ; on y verra quelle assiduité les professeurs doivent mettre dans leurs travaux et quelles fatigues leur sont imposées. Je suis heureux de pouvoir dire que pour l'année courante, j'ai obtenu la nomination d'un nouveau professeur adjoint, M. Norbert Thibault, ancien élève de l'école, muni d'un diplôme pour académie, lequel a été chargé d'une partie de l'enseignement dans le département des élèves-instituteurs."

Cette promotion du jeune Thibault au rang de professeur à l'École normal Laval témoignait d'un grand talent. Né à Saint-Urbain, comté de Charlevoix, il entra à l'école normale en mai 1857. Il continua son cours en 1858, 1859

et 1860. Cette année-là, il reçut le diplôme pour l'école académique, primaire supérieur aujourd'hui. Il fut le premier de sa classe et remporta les prix de "rhétorique, latin, grec et langage correct" (1). On le voit, Thibault avait le talent des "lettres", talent qu'il développa dans la suite par l'étude.

M. Ernest Gagnon, dans ses Souvenirs inédites sur les premières années de l'École normale Laval, souvenirs parus dans *L'Enseignement Primaire* de mars, avril, mai et juin 1907, dit de Norbert Thibault : "C'était un élève, plus que celà, un disciple de M. de Fenouillet (2), dont il avait pris un peu les manières. Lui aussi était un délicat et, partant, un souffrant."

Norbert Thibault ne se contenta pas de sa tâche de professeur à l'École normale, il fit du journalisme d'amateur en écrivant des articles dans le *Courrier du Canada*. Le mouvement littéraire créé en 1860 par Crémazie, Garneau, Ferland, Parent, Gérin-Lajoie, Fréchette, Lemay et autres, intéressa Thibault, fervent de la littérature classique comme son ancien maître, M. de Fenouillet.

En 1862, Crémazie publia un poème (resté inachevé) : "Promenade des trois Morts". Ce poème, très réaliste et qui n'est pas sans valeur, s'inspirait d'un romantisme à la mode alors en France et chez nos littérateurs de la "pléiade" de 1860 à 1880.

En 1864, grâce aux soins de M. l'abbé H.-R. Casgrain, la "Promenade des trois Morts" avait été inséré dans le volume de la *Littérature Canadienne* qui avait été donné en prime aux abonnés du *Foyer Canadien*.

---

(1) Journal de l'Instruction publique, 1860, page 125, au chapitre Distribution de Prix.

(2) Voir la biographie de M. de Fenouillet dans le *Bulletin* de décembre 1941.

M. Thibault en voulait au romantisme. Il faisait alors des études littéraires sérieuses et écrivait régulièrement dans le *Courrier du Canada*. En 1866, il fit une critique sérieuse du poème de Crémazie, puisque Crémazie, dans une lettre à l'abbé Casgrain en date du 10 août 1866, dit: "je vous écrirai bientôt une seconde lettre à propos de M. Thibault et du *Foyer Canadien*" (1).

La seconde lettre de Crémazie date du 29 janvier 1867. Il y exprime longuement et de façon magnifique ses théories (ses rêves devrions-nous dire) sur la littérature canadienne. Mais dans cette lettre, il consacre plusieurs pages à la critique de son poème par le jeune professeur de l'École normale Laval.

De ces pages d'une haute inspiration, je détache ce passage: "Maintenant, parlons un peu de M. Thibault et de sa critique de mes oeuvres. Le jeune écrivain a certainement du talent, et je le félicite d'avoir su blâmer franchement ce qui lui a semblé mauvais dans mon petit bagage poétique. Dans une de mes lettres, je vous ai dit que ce qui manquait à notre littérature, c'était une critique sérieuse. Grâce à M. Thibault, qui a su faire autrement et mieux que ses prédécesseurs, la critique canadienne sortira bientôt de la voie ridicule dans laquelle elle a marché jusqu'à ce jour. M. le professeur de l'École normale n'a que des éloges pour toutes les pièces qui ont précédé la *Promenade des Trois Morts*. Ses appréciations ne sont pas toutes conformes aux miennes, mais comme un père ne voit pas les défauts de ses enfants, je confesse humblement que le critique qui est tout à fait désintéressé dans la question doit être un meilleur juge que moi."

Crémazie avec la modestie habituelle, mais aussi, avec un sens de la mesure irréprochable rendait à la valeur littéraire de M. Thibault un magnifique témoignage.

---

(1) *Oeuvres complètes de Octave Crémazie*, 1882, page 34.

Dans la suite de sa lettre du 24 janvier 1867, Crémazie développe avec chaleur une thèse sur le romantisme abhorré de M. Thibault : "Les dieux littéraires de M. Thibault ne sont pas les miens cramponné à la littérature classique, il rejette loin de lui cette malheureuse école romantique, et c'est à peine s'il daigne reconnaître qu'elle a produit quelques oeuvres remarquables."

*Le jeune professeur*, frais émoulu de l'École normale de Québec, fut révélé aux écrivains canadiens comme un critique sérieux et un lettré avec qui il fallait désormais compter. Le gars de Saint-Urbain qui n'avait quitté ses montagnes de Charlevoix que pour se rendre à l'École normale en mai 1857, atteignait à la renommée par le témoignage que lui rendait de son exil notre poète national.

Il n'est que juste de rappeler ici qu'un professeur éminent, un maître, avait orienté la carrière littéraire de Norbert Thibault, je veux dire M. de Fenouillet, ce Français éminent, lui aussi exilé de son pays, que Crémazie honora d'une de ses plus belles poésies.

Dans *l'Enseignement Primaire* de février 1909, j'ai publié un long article sur "Le Journalisme pédagogique au Canada français". Au cours de cette étude historique, j'ai mentionné une revue pédagogique, *La Semaine*, fondée le 2 janvier 1864 et qui ne vécut qu'une année. Voici ce que je disais de cette revue, dont Norbert Thibault fut le principal collaborateur : "Le 2 janvier 1864 paraissait à Québec *La Semaine*, revue religieuse, pédagogique, littéraire et scientifique. Le Prospectus signé par C.-J.-L. Lafrance, Norbert Thibault et Joseph Létourneau fait connaître le programme que les fondateurs de *La Semaine* désirent développer. Ils s'occuperont de religion : "cela ne signifie nullement que nous expliquerons les dogmes, la morale et la discipline de l'Eglise," mais ils se contenteront de donner un résumé succinct des principaux événements religieux. Après la religion, c'est la Pédagogie qui occupera la place d'honneur dans *La Semaine*. "Cette partie de notre programme, disent les rédacteurs, sera l'objet de nos prédilec-

tions." On se contenta, néanmoins de la pédagogie théorique . . . *La Semaine* fait aussi une large place à la littérature et aux sciences . . . Elle était très bien rédigée. L'on sait que l'un de ses principaux rédacteurs, M. Norbert Thibault, fut un écrivain sérieux, un littérateur de beaucoup de goût. Sa plume alerte et châtiée a laissé des pages qui honorent la littérature canadienne.

*La Semaine* cessa de paraître en décembre 1864. M. Thibault ne laissa pas rouiller sa plume: il collabora comme je l'ai dit plus haut, au *Courrier du Canada*, de 1864 à 1871; on sait que c'est dans ce journal qu'il critiqua *la Promenade des Trois Morts* de Crémazie. Il fit aussi partie passagèrement de la rédaction du *Canadien*.

Dans ses "Souvenirs intimes" sur l'École normale Laval, déjà cités, M. Ernest Gagnon fait allusion au départ de M. Thibault de l'École normale Laval: "M. Thibault avait une grande délicatesse de procédés et de manières; aussi exerçait-il sur ses élèves un ascendant considérable. Sa taille manquait d'ampleur et il paraissait faible de santé. Dans le courant du mois de septembre 1871, il vint me trouver et me dit: "J'ai une grave confidence à vous faire. Je vis dans le monde, et ne connais aucune des joies de la famille; vous savez que je n'ai pour ainsi dire aucun contact avec ce qu'on appelle *la société*. De bien des manières, je suis hors de ma voie; je partirai pour Montréal, où je suis attendu chez les Frères des Ecoles chrétiennes. Je tâcherai de me rendre digne de ma vocation religieuse et je pourrai continuer à me livrer à l'enseignement. Je quitte Québec presque sans regret, tant que je me sens impérieusement appelé ailleurs. En dehors de l'École normale, seule ma très petite gloire littéraire me tenait, me tient peut-être encore au coeur." Et M. Gagnon ajoute: "Je revis M. Thibault, devenu le Frère Olivier, une seule fois à Montréal. Il remplissait les fonctions de secrétaire général de sa communauté. Il était très pâle et paraissait écrasé sous le poids de son lourd costume. Il m'écrivit plusieurs lettres, et je conserve précieusement l'une d'elles remplie de sentiments affectueux pour son ancien professeur et collègue.

“Dans le courant de l'été 1877, je reçus du Frère Olivier une carte postale qui m'affligea beaucoup. Elle était signée *FraDiavolo* (Frère Diable) !. . Hélas ! mon pauvre ami était atteint de folie !. . .” (1).

M. Thibault, malgré la confiance qu'il avait faite à M. Gagnon en septembre 1871, n'entra chez les Frères qu'après janvier 1872, car d'après le procès-verbal de la réunion de l'Association des instituteurs de la circonscription de l'École normale Laval, tenue le 27 janvier 1872, M. Thibault est encore présent à cette réunion. Mais à la réunion du 12 juin 1872, le secrétaire donna lecture d'une lettre de M. Norbert Thibault, en religion Frère Olivier, dans laquelle ce dernier offre ses excuses “de n'avoir pu assister à cette conférence et exprime son affectueuse sympathie pour cette association” (2).

M. Thibault était entré au noviciat des Frères des Écoles chrétiennes le 12 avril 1872 et fut remis à sa famille le 30 août 1877. Ces renseignements m'ont été gracieusement fournis par le Secrétariat de la communauté qui est maintenant au Mont-de-la-Salle à Laval-des-Rapides comté de Laval.

Dans *l'Événement* du 2e lundi d'avril 1872, on annonçait le départ de M. Thibault pour Rimouski, où il “devait prendre la direction du *Courrier de Rimouski*”. Ce projet n'eut pas de suite : comme il est dit ci-dessus, le 12 avril, le jeune et brillant professeur de l'École normale Laval se dirigeait vers Montréal au lieu de Rimouski.

La maladie du Frère Olivier s'aggravant, ont dû l'éloigner de Montréal. Le 30 août 1877, il fut envoyé dans sa famille à Saint-Urbain, où il redevint plus calme. Au bout de quelques mois, il s'éteignait doucement sans avoir recouvré sa raison.

---

(1) *L'enseignement Primaire* de mai 1907 : “Souvenirs intimes” de M. Ernest Gagnon, page 567.

(2) *Le journal de l'Instruction publique* de juillet et août 1872, page 14.

D'après M. Ernest Gagnon, dans ses "Souvenirs intimes" sur l'École normale Laval, M. Thibault ne resta pas inactif chez les Frères. "Il écrivit, dit-il, un *Essai sur l'Éducation* qui fut très remarqué (1876).

"En même temps, il donnait un cours d'histoire du Canada au Grand Noviciat de son Institut."

Bien que brève, la carrière de M. Norbert Thibault fut brillante et bien remplie. Il fit grand honneur à son Alma Mater.

*C.-J. Magnan*

---

## LES MAÎTRES D'ÉCOLES DE L'INSTITUTION ROYALE

---

Il serait intéressant de connaître les maîtres d'écoles engagés par l'Institution Royale, le salaire qu'on leur payait, les qualifications, etc., etc. M. F.-J. Audet nous a donné les noms de quelques-uns de ces instituteurs, ceux de Robert Chambers, Thomas Costin, Benjamin Hobson, Francis Malherbe, William Nelson, Norman McLeod, Michel Perrault, James Tanswell. M. l'abbé Ivanhoë Caron, après de longues recherches dans les comptes publics et les documents officiels est parvenu à dresser une liste à peu près complète des maîtres d'écoles de l'Institution Royale. Cette liste nous donne de nouvelles précisions sur les idées et les buts de ceux qui mirent sur pied cette machine à anglification que fut ou plutôt devait être l'Institution Royale. Sur les quelques centaines de maîtres d'écoles de l'Institution nous trouvons les noms de quelques canadiens-français. Nous les donnons ici avec l'endroit où ils enseignaient. C'étaient: Joseph Philippon,

Sainte-Marie de la Beauce, 1815-1830; J.-P. de Salin (1817); Charles Desroches (1825), et L.-C. A. de Saint-Georges (1831), Cap-Santé; J. Perrault (1818-1819) et Jean Valleurand (1831), Kamouraska; François Lebrun (?) (1824-1834), Paspébiac; François Malherbe (1806-1820), Pierre Romain (1820-1823), J.-A. L'Hérault (1823-1833), Saint-Joseph de Lévis. Charles Desroches (1817-1831) et William Aubry (1831-34) Portneuf; Robert Dupont (1815-1823), Sainte-Anne de la Pocatière; Félix Victor (1810-1831), Saint-Antoine-de-Tilly; J.-B. L'Hérault ou L'Heureux (1812-1817) et Clément Cazeau (1817-1831), Saint-Roch des Aulnaies; Antoine Côté (1807-1834) et Philippe Filleul (1813-1816), Saint-Thomas de Montmagny; Augustin Vervais (1814-1823) et F.-X. Valade (1829-1834), Terrebonne. Exactement vingt maîtres d'écoles canadiens-français, c'est tout ce qu'a pu trouver M. l'abbé Caron. On voit que notre part n'était pas grosse.

---

## LA RUE SAINT-LAURENT A MONTREAL

---

La plupart de nos rues changent périodiquement de physionomie et, entre celles qui peuvent sur ce point être en évidence, la rue Saint-Laurent a d'excellent titres à offrir.

Elle est ancienne. Ce fut d'abord une simple route débutant aux pieds des fortifications du vieux Montréal pour permettre de communiquer, en bifurquant, avec la côte Saint-Laurent ou le Sault-au-Récollet. Elle longeait, du côté est, le fief Closse (1) et, du côté ouest, la terre de Jacques Archambault (2), sur laquelle descendait, de la montagne, un ruisseau qui venait se joindre à la petite rivière Saint-Martin (maintenant rue Craig).

---

(1) Concédé au sergent major Lambert Closse, en 1658.

(2) Concédé par M. de Maisonneuve en 1651.

En cette voie, s'établirent d'abord des citadins qui aimaient avoir jardins et villas hors la ville, puis des jardiniers ensuite des artisans.

Assez tôt, ce coin du pays, fut nommé "le faubourg Saint-Laurent". Va sans dire que des spéculateurs surgirent qui activèrent le lotissement. L'un d'eux fut Alexandre-Ferdinand Feltz, chirurgien major des troupes françaises à Montréal, tout en étant originaire d'Autriche. Plus tard, le grand propriétaire terrien, Pierre Foretier, contribua à multiplier les habitations dans la localité.

Dès 1804, le chemin était si passant qu'on y installa des trottoirs (3) ce qui, pour un faubourg, était une innovation. Avec le XIX<sup>e</sup> siècle, la route devint une rue commerciale achalandée. Et comme il était de mode pour les professionnels et les marchands de loger au-dessus de leurs bureaux ou de leurs magasins, il fallait voir, au matin des jours fériés, la bourgeoisie canadienne-française en grande tenue, se diriger, quasi processionnellement, vers l'église Notre-Dame, autrement dit, à la "Paroisse" selon l'appellation populaire.

C'est de l'an 1889 que datent les transformations singulières de cette artère.

Les autorités municipales firent démolir tout le côté ouest afin d'élargir la voie et même d'en faire un *boulevard*. Fâcheusement, on ne pouvait prévoir ce qui se produirait. Le commerce se déplaça et d'autres quartiers en bénéficièrent. Le même fait se remarqua après l'élargissement de la rue Notre-Dame ouest.

Rue Saint-Laurent, de grands immeubles remplacèrent les anciens, mais le courant avait dévié pour toujours. Vers ce temps, arrivèrent nombreux des immigrants, habitués aux risques. Anxieux de faire montre de leurs aptitudes dans le

---

(3) H. Berthelot. *Le bon vieux temps*, 1ère série, p. 53.

négoce et l'industrie et ils s'installèrent *tout le long, le long du boulevard*.

Aujourd'hui, avec ses gargotes, ses tabagies, ses salles de billard, ses buvettes, ses cinémas, ses magasins de confection, la rue Saint-Laurent est peut-être l'endroit le plus cosmopolite de la métropole. Quelques marchands de notre race, font encore affaires en ce quartier avec succès, cependant leurs rangs s'éclaircissent. Curieux serait d'établir la liste des disparus à jamais. Il en est un, toutefois, que nous allons nommer. En haut (côté est) à quelques pas de la rue Norbert (4) se trouvait jadis la modeste maison de bois du tailleur dont le fils, *Salomon Mazurette*, pianiste-compositeur, eut une extraordinaire vogue aux Etats-Unis.

Peut-on parler du *boulevard*, sujet de cet article, sans rappeler le souvenir d'un type qui, jadis, fit la joie et l'étonnement des badauds?

*L'homme blanc*. Le plus inoffensif et le plus original des originaux montréalais fut peut-être le sieur Rap. de L. Issu d'une excellente famille, héritier d'une pension, il consacra ses loisirs à la syntaxe et à l'algèbre. Un jour, il transforma le modeste patronyme de ses ancêtres ainsi que son surnom d'origine en un nom sonore agrémenté d'une particule.

Satisfait sur ce point, il songea ensuite à épater ses contemporains autrement, à l'instar du romancier français, Barbey d'Aurevilly.

Septuagénaire, à la chevelure et à l'impériale du plus bel argent, il s'habilla de blanc de la tête aux pieds. En ce costume, par les beaux jours d'été, il descendait du tram, à l'angle des rues St-Laurent et Craig, déployait un parasol blanc doublé d'un tissu vert tendre, puis commençait une promenade du sud au nord de la *Main street*. Comme les rues

---

(4) S'appelait, autrefois, Foretier en l'honneur du grand négociant qui fut propriétaire du fief Closse. Pourquoi a-t-on fait ce changement?

n'étaient pas couvertes d'automobiles obstruant la vue, distrayant l'attention, personne ne pouvait ignorer *l'homme blanc*. Gens à pieds, gens en voitures ouvertes, gens aux fenêtres devaient le fixer. Il attirait les regards comme l'aimant attire le fer. Assuré du succès, il déambulait lentement, affectant d'ignorer l'effet qu'il produisait. En son for intérieur il jubilait. Être un point de mire, entendre chuchoter. "Tu ne le connais pas? C'est le fameux Rap."?

Mais il ne pouvait jouer son rôle que l'été. Que faire par temps brumeux, pluvieux, neigeux? Finalement il entrevit la solution du problème qui l'obsédait. Un siège du Conseil législatif devint vacant. Pourquoi ne pas le demander? Aussitôt, il rédigea une supplique à l'adresse du Premier ministre; alla voir des sommités, des hommes de loi, des courtiers, des négociants et d'autres, les priant d'appuyer sa requête. Plusieurs non des moindres, apposèrent leur signature pour ne pas le peiner, car on se disait que celui à qui l'écrit serait envoyé jugerait vite qu'il s'agissait d'une fumisterie et qu'il jetterait le papier au panier.

Aucun de ceux qui avaient signé n'avaient songé que leurs noms pourraient être projetés aux quatre vents et que M. Rap . . . était une réplique du grand Robert de Salis, de chatnoiresque mémoire. Aussi un rire formidable ébranla les bureaux lorsqu'on aperçut, certain soir, dans un quotidien, le texte de la supplique suivie de la liste des "contribuables" qui approuvaient et recommandaient la candidature de *l'homme blanc*.

Après cet exploit, dont il resta fier, M. Rap . . . se confina à ses études favorites et vécut dans l'ombre.

E.-Z. MASSICOTTE

---

DÉPUTÉS DE DEVON OU L'ISLET  
A LA CHAMBRE D'ASSEMBLÉE

---

François Dambourges .....	1792-1796
James Tod .....	1792-1796
Nicolas Dorion .....	1796-1800
François Bernier .....	1796-1814
Bernard Pelletier fils .....	1800-1804
Jean-Baptiste Fortin .....	1804-1814
François Fournier .....	1814-1824
Joseph-E. Couillard Després .....	1814-1820
Jean-Baptiste Fortin .....	1820-1830
Joseph-E. Couillard Després .....	1824-1827
Jean-Charles Létourneau .....	1827-1838
Jean-Baptiste Fortin .....	1830-1838
Sir Etienne-Pascal Taché .....	1841-1846
Charles-François Fournier .....	1847-1857
L'honorable Louis-Bonaventure Caron .....	1858-
Charles-François Fournier .....	1858-1863
L'honorable Louis-Bonaventure Caron .....	1863-1867

AUX COMMUNES DU CANADA

---

Barthélemi Pouliot .....	1867-1872
Philippe-Baby Casgrain .....	1872-1891
Louis-Georges Desjardins .....	1891-1892
L'honorable Joseph-Israël Tarte .....	1893-1896
L'honorable Arthur Miville Dechêne .....	1896-1901
Onésiphore Carbonneau .....	1902-1904
L'honorable Eugène Paquet .....	1904-1917
L'honorable Fernand Fafard .....	1917-1940
Louis-Philippe Lizotte .....	1940

A L'ASSEMBLÉE LEGISLATIVE

---

Pamphile-Gaspard Verreault .....	1867-1878
Jean-Baptiste Dupuis .....	1878-1881
Charles Marcotte .....	1881-1886
L'honorable Miville Dechêne .....	1886-1902
L'honorable Joseph-Édouard Caron .....	1902-1916 (2)
L'honorable Elisée Thériault .....	1916-1929
L'honorable Adélar Godbout .....	1929-1936
L'honorable Joseph Bilodeau .....	1936-1939
L'honorable Adélar Godbout .....	1939

---

RÉFÉRENCES BIOGRAPHIQUES CANADIENNES

---

*Aubert, R. P. Pierre* — Oblat de Marie Immaculée, le Père Aubert passa au Canada en 1845 et fut missionnaire dans l'Ouest, supérieur de sa communauté, grand vicaire de l'évêque d'Ottawa, supérieur à Saint-Pierre-de-Montréal, etc, etc. Repassé en France, il devint assistant du supérieur général des Oblats, etc, etc. Décédé à Paris le 25 septembre 1890.

*Aubert de la Chesnaye, Charles* — Arrivé ici en 1655, il devint le plus grand négociant de la Nouvelle-France. Conseiller au Conseil Souverain le 22 mai 1696. Décéda à peu près ruiné le 20 septembre 1702. (Cf. Ignotus, *La Presse*, 14, 21, 28 octobre 1899 et 4, 14, 18 novembre 1899).

*Aubert de la Chesnaye, Louis* — Né à Québec le 8 juillet 1690, de Charles Aubert de la Chesnaye et de Marie-Angélique Denys de La Ronde. Officier dans les troupes de la marine puis capitaine des gardes du gouverneur. En 1731,

l'intendant Hocquart le chargeait de relever et mesurer le Domaine du Roi, mais il se brisa la jambe et ne put accomplir sa mission. Décédé à Québec le 20 octobre 1745. (Cf. P.-G. Roy, *La famille Aubert de Gaspé*, p. 65).

*Aubert de Maur, Pierre-François* — Né à Québec le 9 juillet 1715, de François Aubert de Maur et de Marie-Thérèse de Lalande-Gayon. Il alla s'établir à l'île Saint-Dominique où il décéda en 1775 ou 1776. (Cf. *B. des R. H.*, 1938, p. 256).

*Aubert de Maur et de Mille-Vaches, François* — Né à Québec le 9 janvier 1669, de Charles Aubert de la Chesnaye et de Marie-Louise Juchereau de la Ferté. Conseiller au Conseil Souverain. Il périt dans le naufrage du *Chameau* sur les côtes de l'île Royale (Cap-Breton) dans la nuit du 27 au 28 août 1725. (Cf. P.-G. Roy, *La famille Aubert de Gaspé*, p. 50).

*Aubert de Gaspé, Gilles-Ignace-Joseph* — Né à Québec le 16 janvier 1738, de François Aubert de Maure et de Marie-Thérèse de Lalande-Gayon. Officier dans les troupes de la marine, il passa en France à la Conquête et continua son service à Pondichéry. Chevalier de Saint-Louis. Décédé le 25 juin 1791. (P.-G. Roy, *La famille Aubert de Gaspé*).

*Aubert de Gaspé, Philippe-Ignace* — Né à Saint-Antoine-de-Tilly le 5 avril 1714, de Pierre Aubert de Gaspé et d'Angélique Le Gardeur de Tilly. Il entra dans les troupes du détachement de la marine. Chevalier de Saint-Louis. Décédé à Saint-Jean-Port-Joli le 28 janvier 1787. (P.-G. Roy, *La famille Aubert de Gaspé*).

*Aubert de Gaspé, Pierre* — Né en France en 1672, de Charles Aubert de la Chesnaye et de Marie-Louise Juchereau de la Ferté. Il fut le premier Aubert à prendre le nom de Gaspé. Il vécut presque toute sa vie à Saint-Antoine-de-Tilly. Décédé le 20 mars 1731. (Cf. P.-G. Roy, *La famille Aubert de Gaspé*, p. 73).

*Aubert de Gaspé, L'hon. Pierre-Ignace* — Né à Québec le 14 août 1758, de Ignace-Philippe Aubert de Gaspé et de Marie-Anne Coulon de Villiers. Seigneur de Saint-Jean-Port-Joli, il fut appelé au Conseil législatif en 1812. Décédé à Saint-Jean-Port-Joli le 13 février 1823. (Cf. P.-G. Roy, *La famille Aubert de Gaspé*, p. 98).

*Aubert de Gaspé, Philippe-Ignace-François* — Né à Québec le 8 avril 1814, de Philippe-Joseph Aubert de Gaspé et de Suzanne Allison. Journaliste, il vécut à Québec, à la Nouvelle-Orléans et à Halifax. Décédé à Halifax le 7 mars 1841. Auteur de *Le chercheur de trésor* ou *L'influence d'un livre*. (Cf. P.-G. Roy, *La famille Aubert de Gaspé*, p. 137).

*Aubert de Gaspé, Philippe-Joseph* — Né à Québec le 30 octobre 1786, de l'honorable Pierre-Ignace Aubert de Gaspé et de Catherine Tarieu de Lanaudière. Avocat. Shérif de Québec. Décédé à Québec le 29 janvier 1871. Auteur des *Anciens Canadiens* et des *Mémoires*. (Cf. P.-G. Roy, *La famille Aubert de Gaspé*, p. 112).

*Aubert de Gaspé, L'abbé Thomas* — Né à Québec le 28 juillet 1820, de Philippe-Joseph Aubert de Gaspé et de Suzanne Allison. Elevé à la prêtrise le 10 octobre 1847, il fut curé pendant plusieurs années et décéda à Lévis le 9 mars 1889. (Cf. *La semaine religieuse de Québec*, 17 mars 1889).

*Aubéry, Le R. P. Pierre-Joseph* — Né en France, il entra dans la Compagnie de Jésus et fut ordonné prêtre à Québec le 11 septembre 1699. Il fut employé aux missions de l'Acadie et de la Louisiane. Immortalisé par Chateaubriand. Décédé à la mission du lac Saint-François le 2 juillet 1755. (Cf. Rochemonteix, *Les Jésuites et la Nouvelle-France*.)

*Aubin, Napoléon* — Né à Paris, selon les uns, en Suisse, selon les autres, Aubin passa au Canada en 1834, après un court séjour en Louisiane. Il fonda le *Fantasque*, à Qué-

bec, en 1837. Inventeur du gaz Aubin. S'occupait à peu près de tout, mais ne s'attacha à rien. Il finit par être nommé inspecteur du gaz à Montréal. (Cf L.-M. Darveau, *Nos hommes de lettres*, p. 1).

*Aubin, Téléphore* — Il était de Saint-Jérôme et lors de la fondation de l'Institut éphémère des Servantes de la Sainte-Face par le docteur Jacques, à Montréal, il y a un demi-siècle, six de ses filles entrèrent dans le nouvel Ordre. Elles retournèrent dans le monde après la dissolution de l'Institut. (Cf. E.-Z. Massicotte. *B. des R. H.*, 1916, p. 169).

---

## LES ORIGINES DE LA FAMILLE CAUX

---

Au firmament d'un peuple, les familles qui le composent ne brillent pas toutes du même éclat. A côté d'étoiles de première grandeur, il en est d'autres dont la lumière vacillante ne réussit à percer jusqu'à l'observateur qu'après de longues recherches et l'aide d'une bonne lunette.

Tel est le cas de la famille Caux que l'on rencontre dans le Sud de Lotbinière.

Bien avisé celui qui pourrait dire, à l'heure actuelle, que cette famille d'agriculteurs, dont le nom est bien français, qui possède la mentalité, la religion et la langue des Canadiens-Français, n'est pas d'origine française.

Cependant, pour ceux qui comme nous, connaissent la tradition familiale, voulant que l'ancêtre eut été un soldat allemand, il y avait des raisons sérieuses d'en douter. Après des recherches, incomplètes il est vrai, nous croyons avoir la preuve que la tradition familiale était fondée.

C'est la confirmation de cette tradition que nous présentons aux membres de notre famille et aux amants de la petite histoire.

L'arrière grand-père Georges Caud qui vécut et mourut à St-Gilles de Beauvillage, fut baptisé à Laprairie le 14 décembre 1782. Cet acte de naissance, ignoré de nos pères se lit comme suit :

“Le quatorze décembre Mil sept cent quatre vingt deux par nous soussigné Curé a été baptisé Jean George né la nuit précédente, du légitime mariage de balthazar Caude allemand, Et de lisette paul-michel, le parrain a été Jacques Coulon, Et la marraine Josephte Sénécal femme de François Brossard qui n'ont sçus Signer.”

*Filiau ptre.*

Cet acte indique clairement que l'ancêtre était de race allemande, et nous donne le nom du premier Caux venu au pays, et celui de son épouse.

\* \* \*

### *1ère Génération*

BALTHAZAR KOCH — LISETTE PAUL-MICHEL

---

Comment expliquer la présence de cet allemand à Laprairie en 1782, sinon en ajoutant foi à la tradition voulant qu'il fut soldat ?

On sait qu'il vint au Canada lors de la guerre de l'Indépendance américaine entre 1776 et 1783 environ 5,000 (1) volontaires allemands, loués au roi George III d'An-

---

(1) Venturini, cité par Geo. Monarque dans “Un général Allemand au Canada”.

gleterre qui était aussi prince du Hanovre, par le duc de Brunswick, le prince de Hesse-Cassel, le comte de Hanau et la princesse d'Anhalt-Zerbst. Ces troupes étaient commandées par le baron A.-F. Riedesel dont Geo. Monarque a écrit une très intéressante biographie.

Elles formaient une douzaine de régiments, avec le corps des chasseurs de Hanau, que commandait le lieut.-col. de Creuzbourg dont faisait partie Balthasar Koch qui apparaît comme le soldat no 26 de la compagnie du cap. Ségismond Hugget lors d'une revue faite à Beauport le 20 août 1779.

Bien qu'il y ait plus d'un Koch (1) dans les listes de ces soldats, un seul porte le nom assez caractéristique de Balthasar. Ce nom apparaît aussi dans la liste des soldats licenciés depuis 1777, et remise à Haldimand par Creuzbourg à la veille du rembarquement qui eut lieu dans les premiers jours d'août 1783 (2).

Il est donc prouvé qu'il y eut parmi les soldats des troupes auxiliaires allemandes un soldat du nom de Balthasar Koch et que ce soldat était licencié quand ces troupes retournèrent en Allemagne.

Dans les Archives Militaires, on voit que Creuzbourg, commandant du Corps des chasseurs de Hanau fait une inspection d'un détachement de ses soldats à Laprairie le 29 janvier 1782. Et nous voyons qu'il y eut à cet endroit des troupes auxiliaires cantonnées pendant la durée des hostilités. Ceci expliquerait pourquoi Georges est baptisé en cet endroit.

Un autre fait qui selon nous prouve que Balthasar faisait partie des troupes auxiliaires allemandes, c'est son établissement à Saint-Gilles dans la colonie allemande fondée par le Seigneur Alexandre Fraser en 1783 (3).

---

(1) Andreas, Christian et un cor de chasse sans prénom.

(2) Archives d'Ottawa, série B. vol. 152, p. 81.

(3) Hist. Seigneurie de Lauzon t. III, p. 159.

Ces premiers colons allemands étaient tous d'anciens soldats allemands licenciés, parmi lesquels nous trouvons Christophe Payer, l'ancêtre des Payeur de la région, Guillaume Hamman, Jean Wagner, Adam Raubenheimer qui ont encore des descendants à Saint-Gilles et les environs.

En 1807, l'acte de mariage de son fils Georges dans le registre de St-Nicolas, dit que ses père et mère sont de Saint-Gilles.

Nous ignorons de quel endroit d'Allemagne était venu l'ancêtre. Est-ce de Hanau même, près de Francfort ? Son acte de mariage avec Lisette Paul-Michel nous renseignerait peut être sur ce point. Il reste introuvable de même que celui de sa sépulture. Probablement luthérien comme la plupart de ses camarades soldats, Balthasar n'eut pas la bonne fortune de Jean Wagner d'être inscrit aux registres de St-Nicolas lors de son décès.

Nos pères avaient oublié son nom. Transmettons-le à nos fils, et n'oublions pas de remercier la Providence de l'avoir guidé et retenu en terre canadienne et catholique.

### *Deuxième Génération*

GEORGE CAUD b. 1782 — m. 1<sup>o</sup> 1807 — 2<sup>o</sup> 1832 — s. 1851. — L'unique représentant connu de la deuxième génération.

En 1807, nous voyons qu'il épouse en premières noces à St-Nicolas, Elisabeth Dubois, fille d'Etienne et de Madeleine Simonneau de qui il eut 10 enfants. Celle-ci décède en 1830.

En 1832, à l'âge de 50 ans, il épouse en secondes noces, Marie-Louise Boucher native de Saint-Henri qui lui donna quatre autres enfants.

Vers 1842, riche d'enfants, mais pauvre d'argent, il laisse sa terre des environs du village Saint-Gilles pour aller s'établir sur une terre neuve à l'extrémité sud de la paroisse, à côté de ses fils aînés.

Ces terres font maintenant partie de la paroisse de Saint-Narcisse ;

C'est là qu'il mourut en 1851 âgé de 70 ans.

### *Troisième Génération*

Enfants du premier mariage avec Elizabeth Dubois :

1o.—*Rosalie* b. en 1809, m. 1826 à Joseph Gagnon, s. 1858. Nous savons qu'elle eut plusieurs enfants dont nous avons perdu la trace.

2o.—*Le-Xavier* b. et s. 1811. Il eut comme parrain Louis Payer, fils de Christophe.

3o.—*Sophie* b. 1812, m. 1838. à Pierre Marcoux de Ste-Marie de Beauce. Ils ont des descendants à Ste-Julie où ils vécurent.

4o.—*J.-Baptiste* b. 1815 son parrain fut J.-B. Wagner. m. 1837 à Esther Délage, fille d'Amable et de Marguerite Couture, descendante de Jérôme Délage dit Lari-vière que l'on trouve établi à St-Gilles dès 1783. s. 1886. Grand-père de l'auteur de ces notes. Ses fils Louis, David, Edouard, et Jean-Baptiste ont de nombreux descendants.

5o.—*Marcelline* b. et s. 1817.

6o.—*Marie Josephite* b. 1818, m. 1845 à Isaïe Laroche, s. 1905. Descendants à Ste-Agathe de Lotbinière.

7o.—*Joseph* b. 1820, m. 1845 à Sophie Délage soeur d'Esther, s. 1900. Par son fils Honoré, il a de nombreux descendants établis à St-Narcisse et surtout à Lawrence Mass.

8.—*Amable* b. 1822, m. 1848 à Céline Lacasse. Établi vers 1860 dans le minnésota où sept fils: Cyrille, Siméon, Célas, Alfred, Peter, David, Georges, et deux filles, Adèle et Delvina, ont de nombreux descendants connus sous le nom de Coe aux environs de Minnéapolis.

9o.—*Julienne* b. 1825, m. 1844 à J. Baptiste Gagné, New-Liverpool. C'est par elle qu'une famille Bourassa de St-Romuald nous est apparentée.

10o.—*Flavie* b. 1827, m. 1845 à Etienne Marcoux, s. 1913. Nombreux descendants dans la province et aux États-Unis. C'est par Flavie que des Camiré, des Martineau, des Dupuis, des Roy sont nos cousins.

Enfants issus du second mariage de George Cau à Marie-Louise Boucher :

1o.—*Emilie* b. 1833, m. 1861 à Barthélémy Gagnon, Minnéapolis.

2o.—*Marie-Adélaïde* b. 1834, m. 1862 à Clément Délage, Minnéapolis.

3o.—*Alexis* b. 1836, m. 1862 à Clémentine Laroche. S. 1913 à Ste-Agathe de Lotbinière. Une fille Céline, mariée à Hilaire Custeau lui donne quelques descendants.

4o.—*Modeste* b. 1839, s. 1842.

Nous arrêtons ces quelques notes à la quatrième génération, qui fut celle de nos parents.

Les intéressés pourront je n'en doute pas retrouver facilement un grand-père ou une grand'mère dans cette liste.

A tous les membres de sa famille, du comté de Lotbinière, de Minnéapolis, de Lawrence, l'auteur de ces quelques notes souhaite prospérité et postérité !

*Arthur Caux.*